

CYCLE

Concepts, thèmes et enjeux de la psychanalyse : réexamens

proposé par Heitor O'Dwyer de Macedo

cinquième réunion : **La folie**

samedi 4 Juin 2005 de 18hs à 21hs

lieu : Contactez Heitor O'Dwyer de Macedo

invitée : FRANÇOISE DAVOINE

Ce texte permet de bien comprendre le travail de pensée réalisé par Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière sur les rapports entre folie et lien social. Ceux qui ne sont pas venus à la réunion où Jean-Max Gaudillière nous a parlé de la Névrose Obsessionnelle auront ici une bonne introduction pour la séance du 4 JUIN avec Françoise Davoine.

LE LIVRE QUI NOUS MANQUAIT

Leslie Kaplan*

Heitor O'Dwyer de Macedo*

Le mal absolu, dit le livre qui nous manquait, est d'être trahi par ceux qu'on aime, chez qui on a déposé toute notre confiance. Le livre qui nous manquait - *History beyond trauma (Au-delà du Trauma, l'Histoire)* Françoise Davoine, Jean-Max Gaudillière Other Press, New York, 282 pages, 2004 - et qui, nous le souhaitons, sera à l'origine de tant d'autres, enseigne qu'un livre est un être vivant, l'autre dans son excellence. Non seulement parce qu'ici il y a l'inscription de deux vies consacrées à une recherche qui se situe aux points de butée de la pensée, mais aussi par l'usage que font Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière des auteurs qui leur ont permis d'en préciser l'avancée. Une aventure qui se lit comme l'aventure l'exige : extra-ordinaire.

La manière par laquelle sont convoqués Cervantes, Barrois, Descartes, Homère, Faulkner, Guimaraes Rosa, Musil, From-Reichmann, Sullivan, Wittgenstein - et Bion, Freud, Winnicott et beaucoup d'autres - nous fait penser à une tablée où l'on discute amicalement - à entendre : entre amis - de ce qui rend la vie vivante et du courage qu'il faut pour dire présent à l'inattendu, à la douleur, à la joie - bref, au Réel. En effet, comme nous apprend Guimaraes Rosa, "Vivre c'est très dangereux". Et le psychanalyste est un sujet supposé vivant - mais ici nous anticipons sur ce qui nous dirons par la suite.

Si nous commençons par cet aspect du livre - il ne s'agit pas d'un trait, mais de son tissu même - c'est que cela donne accès à la manière simple et directe qu'a ce couple de traiter l'insoutenable, l'in vraisemblable, question de la vérité.

Un couple. Il convient de s'arrêter sur cette particularité. Certes, un couple de chercheurs qui depuis plus de trente ans tient un séminaire hebdomadaire à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Mais aussi un couple dans la vie réelle - dimension qui est mentionnée dans le livre, avec ses entrelacements à la

pratique clinique avec les traumatisés et les fous. Mais qu'est-ce que c'est actuellement un couple ? Un couple c'est un être psychique hybride, en voie de disparition qui, lorsqu'il existe, engendre un espace où les deux sujets se reposent, affirment leur différence, nourrissent leur solitude, un lieu aussi où le désir rencontre la joie, et où l'on peut se protéger de la médiocrité, de la vulgarité et de l'envie - ces figures de la haine que la sérialisation des individus dans nos sociétés développées ont exacerbées.

Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière travaillent comme psychanalystes. Mais ils sont l'un et l'autre venus d'autres horizons, ceux de la littérature. À une époque où l'on projette de former les psychanalystes depuis la maternelle, cette dimension de la psychanalyse comme une seconde vie, comme un lieu de l'exil, crée un écart qui est certainement pour beaucoup dans le sentiment de liberté qu'ils partagent avec nous. Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière aiment penser la psychanalyse avec les outils de pensée qu'ils ont forgés ailleurs. Ils ne sont donc pas religieux, mais ils savent - et comment ! - ce que veut dire le sacré

Leur livre s'adresse à qui ? Aux psychanalystes, bien sûr, et à tout ceux qui essayent de penser les blessures de mémoire que l'Histoire nous a transmises depuis des générations, dont celles du siècle qui vient de finir, et qui arrivent au temps où elles pourraient plus facilement être reconnues avec moins de résistances. (Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière indiquent un délai de cinquante ans pour cela). C'est de ce point de vue qu'ils dialoguent avec les écrivains que nous venons de citer, plus Hannah Arendt, pionnière dans cette démarche et dont l'œuvre politique est pour nos deux auteurs un opérateur de pensée fondamental.

En France, dans cette lignée, il y a le livre de Robert Antelme, celui de David Rousset, tous les chercheurs qui nous ont permis de connaître l'horreur de Vichy et l'œuvre monumentale de Claude Lanzmann, *Shoa*, dont la projection en Israël a permis, à l'époque, que pour la première fois les survivants des camps de la mort quittent le silence concernant ce Réel et commencent à en témoigner pour leurs enfants.

L'amplitude des conséquences du champ exploré dans le livre fait qu'ici nous soyons deux à écrire, à notre tour, notre lecture. Encore un couple, donc, un écrivain pour qui la question du Réel est centrale dans son travail(1), et un psychanalyste qui s'intéresse au trauma et à la folie(2). Nous voilà donc, des co-chercheurs à essayer de formuler la résonance chez nous de cette traque du temps immobile où se loge l'horreur des paroles congelées.

Co-chercheur. Voilà un autre terme qu'apprécie Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière, pour désigner le patient fou, terme qu'ils ne cessent de mettre au travail dans leur séminaire qui a comme titre *Folie et lien social*. Pour eux, le mot folie ne décrit pas une structure d'un individu; il caractérise une forme de lien social dans une situation extrême... Le fou nous démontre ce qu'il faut faire pour survivre dans des circonstances extrêmes de la guerre. La folie recèle les cicatrices du collapsus du temps et les garanties du langage. Et c'est pourquoi, pour eux, le travail du psychanalyste dans le champ de la folie le contraint à rêver l'histoire. Par ses rêves, le psychanalyste nommera les images non-effacées de l'autre, ces images-choses tellement présentes tout le temps qu'on ne les voit pas, qu'on ne les reconnaît jamais : temps immobile et l'évidence de l'horreur estompée par la familiarité que recèle l'habitude, même celle de la

douleur. L'historisation a comme conséquence des améliorations incontestables sur le plan individuel, et ces améliorations se diffusent dans le tissu social. Chez le fou l'absence de frontières entre le dedans et le dehors a sa positivité. Elle est la source de sa capacité de témoigner sur les désastres qui ont été effacés de l'Histoire. Le fou révèle le désastre au prix de son identité. La folie est donc une mémoire qui n'oublie pas. Et si Harry Stack Sullivan reconnaîtra la nécessité d'un pont entre folie et sciences sociales c'est parce qu'il y a une étrange relation entre guerre et folie. Le terrain du transfert accueille la guerre - et il ne s'agit pas ici de métaphore.

Pour Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière, le cadre du travail clinique avec le trauma et la folie est donné, donc, par les principes de la psychiatrie de guerre qui a su traiter ces morceaux de temps congelés qui se transmettent de génération à génération. Et ils feront des quatre principes de Thomas W. Salmon (1917) les organisateurs de leur transmission clinique : immédiateté, proximité, l'attente accueillante, la simplicité - le temps, l'espace, l'affect et la manière. Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière insistent sur l'impérieuse nécessité, pour le psychanalyste, de reconnaître que ces morceaux retranchés de l'Histoire sont actualisés dans le présent du travail analytique. Chaque séance est une bataille contre le non-sens, chaque séance est la dernière séance. Pour soigner la folie il faut, disent-ils, trouver une approche des symptômes qui révèlent une rupture de la transmission au long des lignes des fautes du lien social. Et de ne pas oublier que ce qui ne peut être dit doit être montré.

Ici ils évoqueront "les fous" médiévaux et leur parole de vérité : ce que tout le monde pense tout bas ils les diront tous seuls. D'où les caractères politique et thérapeutiques des "folies". Pour Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière, le psychanalyste des psychotiques s'inscrit dans cette tradition : l'espace de l'analyse est l'unique lieu où l'on prend au sérieux aujourd'hui le savoir contenu dans la folie. L'analyste parle à la folie au lieu de parler de la folie.

Une autre ligne de force : le psychanalyste de la folie est en rapport avec la tradition orale, que n'est pas confinée à l'histoire avant l'écriture, à des sociétés dites "sans Histoire" ; c'est dans l'espace de cette temporalité que la folie jongle, gesticule et résiste.

L'élaboration du transfert avec des fous requiert le temps pour passer du symptôme qui vous tombe dessus et vous fait tomber, au récit historique où l'analyste est un acteur qui donne la réplique au protagoniste. Le travail du transfert du psychanalyste est une tentative d'exister dans la non-existence du patient. Parce que la folie qui se parle à elle-même, ou à tout le monde - c'est-à-dire, à personne - montre, en dehors d'une temporalité, donc d'une manière spacialisée, ce que personne ne veut savoir, ce qui n'est pas encore inscrit comme passé.

Chaque folie exige de l'analyste de répondre au reste, au résidu, des discours généralisants des sciences sociales, y compris de la psychanalyse. Et voilà pourquoi à la proposition de Wittgenstein - de ce dont on ne peut pas parler, il faut le laisser en silence - ils répondront : Ce dont on ne peut pas parler, cela on ne peut pas le laisser en silence.

La folie est donc un moyen, non un destin. C'est un outil pour s'échapper de l'enfer, non une inexorable répétition. Dans le *travail de recherche* avec le fou, l'analyste est l'assistant qui suit les pistes ouvertes par le patient. La folie trace les champs du Réel - et c'est pourquoi dans le travail de transfert la distinction

entre savoir cognitif et savoir inconscient n'est pas claire. C'est grâce à ce constat que le livre articule politique et inconscient.

C'est le terrain du transfert, ainsi défini, qui permet la sortie de l'inquiétant rapport au Réel. Si l'analyste de la folie et du trauma est confronté sans cesse à des morceaux de Réel, c'est parce que le langage signifiant a manqué pour qu'il y ait inscription de l'événement dans l'inconscient. Ainsi, les outils habituels du traitement psychanalytique deviennent inefficaces ; dans ces zones où la temporalité est congelée, dans ces zones mortes, il n'y a pas de sujet du langage, même pas du langage refoulé. En fait, dans ces zones mortes, le sujet n'est pas constitué. Ce qui est en jeu, alors, c'est précisément l'émergence du sujet, le sujet d'une histoire. Pas d'une histoire censurée. Il s'agit de l'émergence d'un sujet d'une histoire effacée, réduite à rien - et qui, pourtant, existe. (On pense à Galilée : et pourtant ça tourne)

Celui qui a traversé une catastrophe - et Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière démontrent que dans toute catastrophe il y a trahison par ceux à qui on faisait confiance, ceux qu'on aimait - transforme l'autre. L'autre qui est le garant de l'ordre symbolique, devient une surface de signes et de formes qui doit être déchiffrée sur le fond d'un monde où les mots sont sans valeur. À partir d'une telle impasse, l'analyste essaiera d'interioriser la souffrance du patient, en même temps qu'il cherche la manière pour que celui-ci interiorise ses mots. C'est dans l'espace entre ces deux tentatives que pourra naître un *sujet subjectif*, qui a les caractéristiques de l'objet transitionnel de Winnicott. Ce sujet transitionnel, lorsqu'il peut être créé, permet à l'analyste et au patient de naviguer, noués ensemble, dans une rencontre qui se situe là où se déploient, à la limite du Réel, les formes et les images non-liées.

La création de ce sujet subjectif dépend beaucoup du thérapeute. Avec les fous, c'est lui qui met en mouvement l'inconscient. Et c'est pourquoi il racontera au patient les rêves qu'il a fait pour lui, ou des détails de son histoire personnelle qui recourent celle du patient. Parce que si la folie c'est le moyen par lequel un sujet essaye d'exister en inscrivant un Réel qui n'est pas transmissible, les histoires et les rêves racontés par le psychanalyste sont un moyen, comme la fiction, de circonscrire ce Réel. Le désir du thérapeute de retrouver, au-delà de la folie, ce sujet qui a quitté le terrain de sa recherche que ses symptômes continuent d'explorer, est une condition nécessaire - et jamais suffisante - pour que, pour un temps, il soit accepté comme un camarade de chasse de la Chose. Puisque ce qui a caractérisé l'expérience du Réel, jusqu'à la rencontre avec le psychanalyste, c'est qu'il n'y a eu aucun autre qui a pu y répondre, maintenant, pour que cet être transitionnel qui est le sujet subjectif puisse advenir, il est préférable - comme nous proposons plus haut - que l'analyste soit un sujet vivant. Mais comme Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière ne cessent de l'indiquer, un sujet vivant après la traversée, par lui aussi, des désastres. Ici ils convoqueront Claude Barrois : La psychanalyse a le mérite d'être la seule discipline qui peut réellement faire quelque chose devant le trauma : trouver la trace du point de cassure et d'un temps antérieur dans lesquels les fantasmes et les rêves avaient leur place. Parce que sa mort, qu'on a regardé en face, n'a pas de représentation. Et Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière ajoutent : cette mort n'a aucune représentation, sauf, occasionnellement, à travers un autre horrifié.

Résonances, échanges. Ces observations nous permettent plusieurs éclaircissements cliniques et épistémologiques. Nous comprenons ceci :

- si la méthode habituelle de la clinique psychanalytique a ses limites devant la folie, c'est bien parce qu'elle travaille sur les représentations et, ici, il s'agit d'une expérience qui n'a pas de représentation inscrite dans l'inconscient refoulé. Dans l'inconscient refoulé du sujet il n'y a pas de représentation de la mort, plus précisément de sa propre mort, qui pourtant a été vécue ;

- voilà pourquoi le temps s'est arrêté, s'est congelé : on ne peut pas parler de sa mort comme quelque chose qui a déjà eu lieu lorsqu'on continue d'exister. Au mieux, comme Bion, on peut dire : je suis mort dans les Ardennes ;

- puisqu'il ne s'agit pas de représentations partageables le sujet ne peut que *montrer* l'expérience. Or, comme montrer une expérience qui n'a pas de représentation est aussi impossible, ce qui est montré par le sujet c'est l'affect de la terreur qui a accompagné l'expérience, affect toujours présent et qui envahit tout son rapport au monde et à l'autre. Le thérapeute est appelé à accueillir et à partager cet affect. Sans quoi aucune rencontre n'est possible. Mais une autre condition est requise, à savoir : que le thérapeute rencontre cette horreur à partir de ses propres expériences d'effroi, expériences éprouvées dans son histoire personnelle et/ou dans les événements socio-historiques de terreur qu'il a pu traverser, ou qui l'ont traversé. Sans mobilisation de ces régions, sans cette qualité d'engagement, il n'est pas possible que le patient quitte la zone de mort ;

- ce qui permet un premier temps de rencontre entre le fou et son interlocuteur psychanalyste, ce n'est pas une interprétation de celui-ci, mais sa présence, ou sa tentative de présence à cette douleur qu'il admet innommable. Le tissu de cette tentative de présence est fait de l'expérience des catastrophes que le psychanalyste a vécu et qu'il met en partage dans le terrain du transfert. En d'autres termes, la création commune, par l'analyste et le patient, d'un sujet subjectif, se fait à partir de l'expérience que l'analyste a du trauma. Aussi, comme Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière ont le courage de le dire, du tact que l'analyste possède *depuis l'enfance* à traiter ce type de question. Cette nécessité logique, pour le psychanalyste, d'aller à la rencontre de la folie avec son expérience du trauma et d'un trauma inscrit dans une temporalité historique précise est, pour Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière, fruit de leur longue pratique clinique et s'étaye, théoriquement, sur des observations transmises par d'autres. Ainsi, la similitude des symptômes présentés par des soldats, des civils et des enfants en période de guerre, et l'absence de discontinuité entre trauma et psychose. Vient aussi conforter leur conception du transfert, les recherches concernant l'importance de communiquer à un enfant traumatisé par une catastrophe ce qu'on connaît de l'événement, la manière par laquelle il nous affecte. Ce faisant, le thérapeute débarrasse l'enfant du poids de son savoir ; il n'est plus le seul à le porter. Par là, s'ouvre la possibilité pour que l'enfant soit un témoin (et non seulement un simple support, ou contenant) d'un bout de Réel qui cherche son entrée dans le jeu du langage.

Coincidence coïncidences. Notre intérêt commun pour la narration épique, l'importance que nous accordons tous les quatre à l'amitié, outil privilégié entre tous pour mordre le Réel.(3) Si l'on accepte que la folie est une épopée, que le patient est un héros, que l'amitié est le seul lieu où un dire sur le trauma est possible, alors on peut aisément saisir l'immense portée d'un concept que ce livre promeut, celui de *therapôn*, trouvé chez Homère.

Le therapôn est le second au combat, le double rituel. C'est lui qui s'occupe du corps et de l'âme de l'autre, pendant sa vie et après sa mort. C'est lui qui hérite des armes et qui a la charge des rites funéraires. C'est lui encore que sera visité

dans ses rêves par l'âme du mort. En d'autres termes, le psychanalyste des fous est un therapôn, c'est-à-dire, comme nous comprenons ce concept, un *analyste épique*, capable de transformer la banalisation du trauma dans un mythe fondateur pour la vie du sujet, capable de l'aider à enterrer ses morts, les honorer et, si nécessaire, les haïr et les bannir. Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière noteront ceci : le sujet produit par la parole analytique agrippée au Réel est le sujet d'une vérité historique retranchée de l'Histoire. Et ils proposeront l'idée que les patients fous et leurs psychanalystes, peuvent servir de plaque où seront inscrits les désastres de l'époque qui deviendront des mythes et des histoires pour les générations suivantes.

Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière abordent très tard dans le livre la question de la perversion (exactement à la page 204). Ceci se justifie, puisque tout le livre ne parle que de la nécessité d'accueillir dans le transfert les ravages du traumatisme qui sont, toujours, des effets de la perversion - familiale, sociale, historique. Ils noteront qu'une société qui exige de ses survivants le sacrifice de leur savoir, comme le prix de leur appartenance, est une société épuisée moralement et spirituellement. La question de la perversion est aussi associée à celle du démoniaque : l'analyste rencontre le démoniaque dans les moments de l'arrêt du temps, quand, bon gré mal gré, il est amené à rentrer dans le monde de l'ennui et de la haine, au-delà du désir et de la mémoire, là où l'assassin impersonnel des corps et des âmes se déplace sauvagement. D'où cette question clinique fondamentale : le retour du sujet exilé par le discours totalitaire doit-il se faire dans la cruauté?

Résonances et questions. "La folie cherche un écho, chez un autre improbable, de ce que l'histoire officielle a marginalisé ou trivialisé". " Hors temps, hors lieu, un morceau d'histoire qui a échappé à l'Histoire apparaît maintenant, à l'intersection du singulier et du pluriel, prenant la forme d'un lien social en train de se faire". "Chaque interruption dans la transmission qui lie les gens les uns aux autres cherche les chemins d'une inscription". La folie est une "des relations sociales dédiée à cette tâche difficile et exigeante, entrer en contact avec l'impossible." Elle fait surgir dans des détails "une histoire pas tant censurée qu'effacée, réduite à rien, existant néanmoins".

De tout cela témoigne, peut témoigner, aussi un écrivain. Pourquoi ? il y a une vérité de la fiction qui n'est pas sans rapport avec la vérité de la folie dans cette urgence à dire quelque chose qui a été effacé, réduit, banalisé.

S'agit-il de rendre compte de la réalité ? plutôt de donner une réalité à un monde déréalisé. Le totalitarisme est une tentative extrême pour vider le monde de toute réalité, mais la déréalisation de la réalité est une tendance permanente, et les auteurs en montrent très bien les formes après le 11 septembre, dans une démocratie, en faisant une liste qui reste d'actualité :

"le déni : ce qui s'est passé ne s'est pas passé

la culpabilité du survivant : pourquoi eux et pas nous

l'identification à l'agresseur : on l'a bien cherché

la perversion du jugement : les victimes étaient coupables et vice versa

la fascination pour les criminels et la destruction de masse notée par Hannah Arendt dans *Les Origines du totalitarisme*

le fait de revivre les catastrophes (passées) ...

et enfin, la trivialisatation : la sophistication des commentaires va de pair avec l'anesthésie des sentiments".

La recherche d'un écrivain : rendre plus réel, ici, plus consistant, dense, signifiant, un monde déréalisé par le silence, le mensonge, l'aveuglement, la bêtise.

Et comment ? en s'appuyant sur les détails : qui sont les détails non dits, non vus, de la réalité, des mises en rapport, provoquant la surprise, l'étonnement, la sidération, sentiments que l'analyste peut ressentir en présence de la folie d'un patient.

L'écrivain travaille aussi avec les détails de ses propres sentiments, émotions, impressions et il peut donner la parole à des anonymes, ceux qui sont laissés pour compte en dehors de l'histoire, eux qui pourtant la font, et on peut faire l'hypothèse qu'ils subissent du fait de la non reconnaissance de leur existence une forme de traumatisme larvé, d'absence à eux-mêmes et aux autres qui est après tout une forme de folie.

Le livre de Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillère fait, comme nous le disions au début, largement appel à des textes littéraires et à des écrivains, romanciers et poètes. C'est un des plaisirs du texte : le lecteur retrouve ou découvre des oeuvres anciennes ou contemporaines, toujours proches, qui viennent dialoguer avec les auteurs de *History beyond trauma*. Les textes sont des points d'appui pour la réflexion, et la littérature n'est pas de la culture comme "supplément d'âme", mais est envisagée comme partie prenante d'une recherche. "Homère, écrit Jonathan Shay, cité par eux, a vu des choses que nous en psychiatrie et psychologie avons plus ou moins ratées", concernant les guerriers, et cette folie d'Achille qui renvoie non seulement à la mort de son compagnon Patrocle, mais à la trahison des siens, et d'abord de son chef Agamenon.

"Nous ne croyons pas aux fantômes mais nos patients en remplissent nos bureaux de consultation." disent Davoine et Gaudillère. Fantômes, "inquiétante étrangeté", Réel : ce ne sont pas seulement les écrivains fous qui en ont témoigné, mais ceux qui ont pu aller à une limite, où, comme dit Erasme, " la folie parle", et il ajoute pour elle : "je ne connais personne qui me connaît mieux que moi même". Commentaire des auteurs : il s'agit de parler à la folie, avec la folie, plutôt que de la folie.

Cervantes, ses batailles, ses prisons, son esclavage qui passent dans les aventures de Don Quichotte et de son "thérapôn" Sancho Pança, Descartes et ses rêves, Montaigne, La Boétie contre la servitude volontaire, l'aliénation au chef, Stendhal qui suit la bataille de Waterloo en notant des faits décalés et minuscules en quasi clinicien, Auguste Comte et ses crises, Faulkner qui cherche à inscrire les voix de son grand-père et de son père et la présence du passé, la présence littéralement interminable de la guerre de Sécession, *Absalom, Absalom*, Edgar Poe, Melville, Wittgenstein, Laurence Sterne et le cheval de bataille de l'oncle Toby, mais aussi Rabelais et ses paroles gelées, Shakespeare et le nô japonais, et Gérard de Nerval, Artaud, Lewis Carroll, le pays des merveilles, l'autre côté du miroir, le temps qui s'est immobilisé à l'heure du thé, et Platon, Sophocle, Dante, Molière...

Pour tous ces écrivains, comme pour les cinéastes qui sont aussi cités, Bergman, Resnais, Ford, Vigo, Tavernier, Visconti, la folie n'est ni une maladie ni une structure mais un passage qui peut permettre d'approcher la vérité d'un sujet dans son époque. Il s'agit alors de faire un récit là où il n'y a pas eu, ou pas encore pu avoir, de récit, de rendre le temps vivant et de le prolonger, avant, après, de l'élargir, de le multiplier, en dehors d'un système causal mécanique, de donner un cadre aux faits, de faire qu'un événement soit. Il s'agit que le langage

devienne parole, cesse d'être suspendu en l'air comme ces "pensées sans penseur" évoquées par Bion ou ces "interprétations sans sujet" notées par Wittgenstein, deux auteurs très présents dans *History beyond trauma*, il s'agit que le langage parle, existe, dans des personnes, personnages, sujets, et trouve une adresse : le lecteur, un lecteur, "mon semblable, mon frère" (Baudelaire). Que les mots ne soient pas comme ces pièces de monnaie usées "qu'on se repasse en silence" (Mallarmé), mais retrouvent une dimension multiple, une polysémie, une polyphonie, qui étaient bien sûr toujours là mais qui n'étaient plus entendues parce que le lien social avait été brisé, dévalorisé, effiloché, la confiance attaquée, et que la folie récurrente du monde sous ses diverses formes occupait le devant de la scène.

Questions questions. À aucun moment du livre, Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière ne parlent de certitude. Si l'on peut le comprendre comme un choix qui privilégie, côté psychanalyste, une exigence de recherche de rencontre qui n'est jamais sûre, il faut noter que lorsque l'analyste prend un bébé dans ses bras et dit, en lui massant le ventre, d'une voix déterminée, qu'il n'est pas responsable de ce qui hurle chez ces parents, et que la constipation, qui dure depuis des jours, finit, on peut supposer l'analyste dans une position de certitude. Pareil lorsqu'il reçoit son patient en lui racontant un rêve *qu'il sait* qu'il a fait pour lui, ou lorsque dans une première séance, avant même que le patient ne parle, il se met à raconter une histoire qui va cadrer l'agitation, l'apaiser, permettre la parole. Ceci pour souligner que c'est la fréquentation de cette zone limite au Réel, qui donne au psychanalyste l'accès à cette dimension de certitude qu'on trouve dans la paranoïa divinatoire. (Nous avons décidé de ne pas citer d'autres exemples cliniques, extraordinaires, émouvants aux larmes, exemples paradigmatiques de la cure avec les fous que le livre recèle. Il aurait fallu les citer dans leur intégralité et, donc, autant les lire dans le livre).

Questions questions. Le Réel est un plein, il n'y a pas de vide. Cela fait peur de penser à cela. Parce que pour penser à Cela il faut ne plus y être, et il est effrayant de se rappeler qu'on y a été. On ne peut connaître l'horreur du Réel que lorsqu'on *remémore* ce qui a été le séjour dans l'enfer. Cette mémoire peut être un passé, mais ce n'est pas un souvenir refoulable. Celui ou celle qui a séjourné dans le Réel ne peut jamais en oublier l'expérience. Or, tout ceci convoque un point théorique fondamental et sur lequel il faut prendre position : il s'agit de la question du refoulement originaire. Si la cure psychanalytique avec des fous et des traumatisés réussit, cela veut dire qu'elle accomplit une opération de refoulement primaire qui permet au sujet de s'arracher aux points de Réel où il est enfermé. Pour nous ce refoulement concerne des aspects que sont au bord de l'expérience, des aspects qui, refoulés, pour la première fois permettent, exactement, que des bords puissent dorénavant exister; bords grâce auxquels l'expérience est circonscrite, grâce auxquels il y a un intérieur et un extérieur, un avant et un après l'expérience. Mais ce refoulement ne concerne pas l'expérience du Réel en tant que telle. La mémoire de celle-ci continuera, pour toujours, d'exister. La différence c'est que, dorénavant, cette expérience nourrira le rapport du sujet au monde, donnera à celui-ci des couleurs jusqu'alors inexistantes. L'expérience du Réel est une expérience irréductible aux représentations, donc inépuisable, inoubliable. Alors qu'est-ce qui peut tomber dans l'oubli après le refoulement, qu'est-ce qui viendra faire bord ? Tous les expédients pervers utilisés pour maintenir le sujet emprisonné dans le Réel. Nous

pensons que Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière, partagent avec nous cette conception des choses. À suivre donc.

Voilà, très rapidement, très succinctement une partie de ce qu'on aimerait développer à partir de ce livre qui, à partir de maintenant, nous accompagnera et à l'égard duquel - bonheur bonheur - nous reconnaissons notre dette.

Si la poésie est morte à Auschwitz, après avoir été assassinée mille fois dans l'Histoire, Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière nous rappellent que c'est seulement par le poème qui peuvent être pensés les blessures incurables que la pensée transporte depuis lors.

avril 2004

* *Leslie Kaplan est écrivain. L'ensemble de son œuvre, treize livres à ce jour a été intégralement publié aux éditions POL*

Heitor O'Dwyer de Macedo, est psychanalyste. Il est Analyste Membre du IV Groupe.

Notes

1- cf. O'Dwyer de Macedo H. (1990) *Écriture et inconscient : le travail de Leslie Kaplan*, Paris, in *Esquisses Psychanalytiques*, n° 13, Printemps 1990

2- cf. notamment O'Dwyer de Macedo H. (1977) *Ana K. histoire d'une analyse*, Paris, Gauthier-Villars, 130 pages, *collection Enjeux pratiques* et, du même auteur (1988) *Le psychanalyste sous la Terreur*, Paris, Rocinante-Matrice, 365 pages.

3- cf. - O'Dwyer de Macedo H. *Un nouveau découpage de scènes in Topique n° 53, Transfert et amitié*, in *Persurso*, Sao Paulo 2001 et *De l'amour à la pensée* (1994), Paris, L'Harmattan, 191 pages.

Kaplan L. (2001) **Le psychanalyste**, Paris, Gallimard in *collection Folio*, 612 pages.